

Espoirs du cinéma américain

Numéro 10, octobre 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52278ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1957). Espoirs du cinéma américain. *Séquences*, (10), 5–7.



TRAVELLING

SUR LA CONDITION HUMAINE

ESPOIRS DU CINÉMA AMÉRICAIN

Le cinéma américain a atteint sa maturité. Depuis quelques années, des producteurs intelligents et libres ont dirigé des films qui ont attiré l'attention des critiques du monde entier. Il leur fallait du courage pour rivaliser avec des compagnies qui dominaient la production avec des mises de fonds colossales. Mais le cinéma qui est une industrie, comme le laisse entendre Malraux, est avant tout un art. Et l'art, heureusement, ne relève pas de la quantité. C'est pourquoi, des producteurs soucieux du 7^e art, — on pense à Stanley Kramer — ont fourni des œuvres qui font honneur au cinéma américain. Hélas! les producteurs indépendants sont encore trop nombreux. Et on s'explique alors pourquoi à côté d'œuvres vraiment étonnantes pullulent des "navets" qui attirent encore trop les foules en quête de clinquant, de sensations ou d'évasion.

Comment apparaît l'homme dans ce cinéma mêlé à toutes les sauces? Dans les films où tout est donné en spectacle, l'homme n'est qu'un élément dont on se sert pour mousser un produit. D'où le culte de la vedette. Il faut voir avec quelle habileté cynique on parvient à exiger pour un film telle star qui n'est introduite ici que pour attirer la clientèle au cinéma. On se demande parfois si le spectateur sera l'éternelle dupe qui ne comprendra jamais ce qu'a d'odieux l'exploitation vulgaire de la personne humaine. Un petit livre(1) très révélateur vient de nous démontrer l'emploi savamment dosé de la star dans les films. Or, disons-le très fort, ce ne sont pas les stars qui font les films mais bien les films qui produisent les stars. Un film ne vaut qu'en autant que tous les éléments qui le composent concourent à son unité. Le cinéma américain a trop longtemps fait de la vedette l'ingrédient indispensable pour lancer un film. Le brillant réalisateur Robert Aldrich ne s'est pas gêné récemment pour déclarer qu' "il devient de plus en plus difficile de faire de bons films avec cette dictature des vedettes." Pour assurer des recettes abondantes, un producteur commence par obtenir la présence d'une vedette convoitée. On soupçonne à quoi cela peut conduire. Le scénariste doit souvent plier son récit au besoin de la vedette qui elle aussi veut imposer ses volontés.

(1) - Les stars, par Edgar Morin, Editions du Seuil.

Cette recherche des vedettes n'est qu'un procédé commercial pour attirer des spectateurs. Les gens ne vont pas voir un film pour son auteur véritable, pour son sujet intéressant mais pour trouver sur l'écran l'idole qu'ils vénèrent. Le cinéma a contribué largement à diriger l'attention des habitués des salles obscures vers des "monstres sacrés". On connaît les résultats. La vedette n'est souvent qu'une attraction se maintenant au niveau de la sensation. Elle n'est plus, hélas!, qu'un objet offert au spectateur frustré. Telle est la misère du cinéma américain qui semble se complaire dans cet art de séduire les foules et de mythifier ses vedettes. Car chaque année apparaît une nouvelle Miss Cinéma, déesse d'Hollywood.

De plus, il arrive que l'homme au cinéma s'affiche comme un être méprisable: voyez-le se livrer à la boisson avec une envie déplorable, voyez-le manier le révolver avec un plaisir sadique, voyez-le dévaliser les banques avec une aisance magistrale, voyez-le tromper les gens avec une désinvolture inquiétante. L'homme dans le cinéma américain a toutes les audaces. Inutile de citer des films. Ils abondent et nous ne voulons pas leur faire de la réclame. Nous préférons réserver nos mentions pour les films qui méritent d'être retenus.

Car heureusement, le cinéma américain possède des oeuvres remarquables. Avec une lucidité courageuse, certains réalisateurs ont osé exposer des faits qui révèlent la situation de citoyens des Etats-Unis. Et ici, il fallait une audace et une énergie exemplaires pour affronter les pachas du cinéma américain et briser les tabous de la mecque hollywoodienne. Rappelons quelques titres et d'authentiques créateurs. Robert Wise nous avait fait entrevoir les côtés sordides de la boxe (The Set up), aujourd'hui Mark Robson s'en prend à l'esprit de compétition des concurrents du ring (The Harder they fall). Robert Aldrich stigmatise les magnats de la capitale du cinéma (The Big Knife) et attaque certains militaires dont la lâcheté et l'ambition sont responsables de véritables meurtres collectifs (Attack), Joshua Logan dénonce le conformisme affligeant des moeurs provinciales (Picnic), Laslo Benedek expose la recherche désespérée de l'amour de ses enfants par un père qui ne sait pas en faire des hommes (Death of a Salesman), Delbert Mann réussit le sauvetage d'êtres qui sont loin d'être laids bien que leur beauté soit tout intérieure (Marty), Sidney Lumet montre d'une façon magistrale comment un homme, sans autre arme que la parole, parvient à retourner l'opinion de onze concitoyens quand il se met au service de la vérité (Twelve angry men), Richard Brooks débride la plaie de la délinquance (Blackboard Jungle), Nicholas Ray jette à la face du peuple américain un document terrible sur la drogue (Bigger than Life)... Dans ces films, ce ne sont pas tant les vedettes qui nous attirent que les sujets qui nous captivent. Nous sommes loin des thèmes falsifiés où il n'y a pas si longtemps — c'était avant la deuxième grande guerre — tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes (du cinéma américain). Un beau jeune homme bien vêtu pouvait flirter candidement avec une jolie fille. Il survenait naturellement quelques aventures qui, on s'en doute, n'avaient aucune conséquence. Tout finissait par un mariage solennel et un départ en auto pour une lune de miel... éternelle. Comme tout cela paraît bien frelaté aujourd'hui!

Le cinéma américain a pris conscience qu'il pouvait être autre chose qu'un "divertissement d'ilotes". Il ne craint pas de promener son regard pénétrant sur la société et reconnaître les problèmes qui surgis-

sent. Ce n'est pas mépriser son pays que d'être clairvoyant. La vérité a toujours la vertu de délivrer. Le cinéma américain est justement en train de déchirer le masque superficiel que son cinéma des années roses lui a forgé. Il atteint cette qualité essentielle du cinéma qui n'est pas de tromper mais uniquement de m o n t r e r. Une pléiade de jeunes réalisateurs pleins de franchise et de ferveur scrutent la condition humaine pour permettre à l' h o m o a m e r i c a n u s de se voir tel qu'en lui-même — enfin — le cinéma le change.

LA RESPONSABILITÉ CRÉATRICE D'UN RÉALISATEUR

... doit s'exprimer par un style personnel, un niveau moral très élevé et une manière d'envisager le progrès de l'humanité dans des termes sociaux constructifs. Une telle responsabilité est difficile à assumer et à maintenir. Souvent les gens ne se rendent pas vraiment compte des difficultés énormes que rencontre un réalisateur. On ne peut pas faire tout le temps de bons films. Parfois, pour des raisons économiques, on doit faire des "films commerciaux". Avec l'argent qu'ils rapportent, on peut alors faire ses propres "bons" films, sans avoir à accepter de compromis. Je ne suis pas une exception à cette règle : j'essaie sincèrement et humblement de garder mes films à un bon niveau et de m'y exprimer avec mes idées créatrices. Mais tout le monde n'en fait pas autant !

Robert ALDRICH